

## François JACQUEMIN (*André BLÉCOURT*)

Nous présentons ici deux récits de François Jacquemin : *de la Résistance au bagne* et *Triangles et lettres*, de 1945 et 1946.

### De la Résistance au bagne

#### AVERTISSEMENT

Petit fascicule de 17,5 x 11 cm édité par Fernand Nathan dans sa collection *Révélation*s, dont il porte le n° 2.

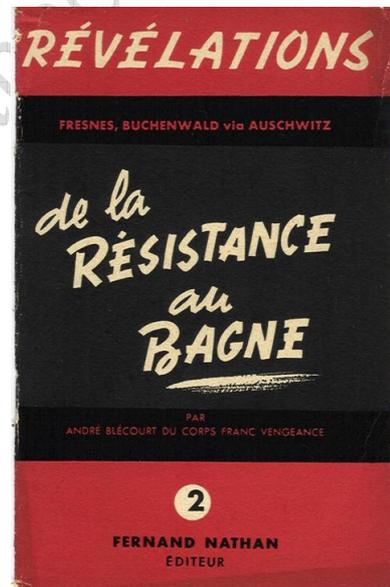
32 pages, dépôt légal : juillet 1945.

André Blécourt est le pseudonyme de François Jacquemin, identifié entre autres par son matricule d'Auschwitz mentionné p. 19 : 185.765.

François Jacquemin est revenu de déportation physiquement marqué, mais surtout profondément choqué par le rôle des communistes français qui « servaient » à Buchenwald. C'est par crainte des représailles sur sa famille qu'il a retiré de son récit toute allusion à cette scandaleuse collaboration et adopté un pseudonyme pour ce récit pourtant très court.

François Jacquemin a été longtemps le secrétaire de l'amicale Vengeance. Il est décédé en 1988.

Nous voulons ici remercier son épouse, aujourd'hui décédée, pour toute l'aide apportée à nos travaux.



Marc Chantran

\*\*\*

**DERNIÈRE MISE À JOUR : 12 AVRIL 2011**

## SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

<b>1</b>	<b><i>Métro Alma – Haut les mains !</i></b>	<b>4</b>
<b>2</b>	<b><i>Gestapo et tortures.</i></b>	<b>4</b>
<b>3</b>	<b><i>La prison de Fresnes.</i></b>	<b>6</b>
3.1	Mardi 18 janvier - 17 heures.	6
3.2	12 mars - 17 heures.	7
<b>4</b>	<b><i>Le « paradis » de Compiègne.</i></b>	<b>7</b>
4.1	Avril.	8
4.2	27 avril.	8
<b>5</b>	<b><i>Voyage infernal.</i></b>	<b>8</b>
5.1	Mercredi 26 avril.	8
5.2	Jeudi 27 avril.	9
5.2.1	19 heures.	9
5.2.2	20 heures.	9
5.3	Vendredi 28 avril.	10
5.4	Samedi 29 avril.	10
5.5	Dimanche 30 avril.	11
<b>6</b>	<b><i>Auschwitz – menace de mort.</i></b>	<b>11</b>
<b>7</b>	<b><i>Esclave à Buchenwald.</i></b>	<b>13</b>
7.1	Dimanche 14 mai.	13
7.2	Juin 1944.	13
7.3	24 août 1944.	14
7.4	Octobre.	15
<b>8</b>	<b><i>L'enfer du sel.</i></b>	<b>15</b>
8.1	Noël 1944.	15
8.2	Janvier - Février - Mars.	16
8.3	Avril.	16
<b>9</b>	<b><i>Les tanks brisent nos chaines.</i></b>	<b>16</b>
9.1	12 avril.	16
9.2	13 avril.	17
9.3	14 avril.	17
<b>10</b>	<b><i>Le problème actuel.</i></b>	<b>18</b>
<b>11</b>	<b><i>Les triangles.</i></b>	<b>18</b>
11.1	Les « verts »	18
11.2	Les « rouges »	19
11.3	Les « noirs »	19
11.4	Le « jaune »	19
11.5	Le « violet »	19
11.6	Les « roses » :	19
11.7	le « bleu »,	20
<b>12</b>	<b><i>Les lettres.</i></b>	<b>20</b>
12.1	Les nations.	20
12.2	Russes.	21
12.3	Polonais.	21

12.4	Yougoslaves.	22
12.5	Hongrois.	22
12.6	Tchèques.	22
12.7	Hollandais.	22
12.8	Espagnols.	22
12.9	Italiens.	23
12.10	Allemands.	23
12.11	Français.	23
<b>13</b>	<b><i>Les courants de lutte.</i></b>	<b>25</b>
13.1	Les luttes individuelles.	25
13.1.1	La souffrance physique.	25
13.1.2	Irritation.	25
13.1.3	Inégalités.	26
13.1.4	Oppositions.	26
13.2	Les luttes collectives.	27
13.3	Les courants d'union.	27
13.3.1	Unions défensives.	27
13.3.2	Unions constructives.	28

Ce journal n'est qu'un simple récit : l'aventure d'un déporté parmi tant d'autres ; il retrace, objectivement et sans prétentions littéraires, des faits qu'il est bon de ne pas oublier.

## **1 Métro Alma – Haut les mains !**

### **Vendredi 14 janvier 1944.**

Depuis plusieurs mois j'appartiens au Corps-Franc « Vengeance ». De nombreux coups de main ont déjà été effectués. Aujourd'hui, il s'agit d'un transport d'armes et de cartes d'état-major, pour lequel j'ai rendez-vous à 14 heures, ainsi qu'un agent de liaison, avec un officier.

13 h. 55. En plein Paris, non loin du métro Alma, je fais les cent pas. L'agent de liaison Serge<sup>1</sup>, très exact, arrive à 14 heures. Nous nous asseyons sur un banc et attendons l'officier.

14 h. 10. Nous sommes distraits par le passage d'un nain diabolique -celui des « Visiteurs du Soir »-. Intrigués, nous faisons hâtivement quelques pas pour le voir. Au même instant, deux « tractions avant » s'arrêtent ; les portières claquent ; en un clin d'œil, nous sommes entourés de cinq ou six hommes revolver au point. Les gifles pleuvent. Un flot d'injures mi-françaises mi-boches s'abat sur nous.

- Petits salopards ! Communistes !
- On vous a eus !
- Schwein !
- Haut les mains !

Les curieux assemblés se dispersent rapidement. Menottes aux mains, on me pousse dans la première voiture ; Serge est enfourné dans la seconde. Nous démarrons à vive allure ; encadré de deux inspecteurs allemands qui me pressent de questions, saisissent mes papiers, je tente de jouer le pacifique étudiant Serge, camarade de faculté, m'accompagnait au cinéma.

C'est alors une chasse à l'homme organisée dans l'ouest de Paris : Rond-point des Champs-Élysées, j'aperçois par la fenêtre d'autres Citroën, un autre camarade qu'on arrête sous mes yeux ; avenue Victor-Emmanuel III, les voitures se rejoignent, stoppent ; et toujours de nouvelles arrestations.

Mais l'opération semble tirer à sa fin ; la voiture dans laquelle je me trouve, silencieux et consterné, se dirige rapidement vers Auteuil ; je passe à cent mètres de mon appartement ; ma pensée vole quelques instants vers ceux qui m'attendront désespérément.

Dans une impasse, on s'arrête enfin : à peine le temps d'apercevoir l'hôtel particulier, clair et luxueux, dans lequel je pénètre sous bonne garde, et je me retrouve dans un sous-sol glacial en béton où s'agitent les inspecteurs de Darnand et de la S. D. (police militaire, département de la Gestapo). La partie va se jouer.

## **2 Gestapo et tortures.**

Dans cette cave, je suis fouillé dans les moindres détails ; papiers, personnels, cigarettes, portefeuille, tout m'est arraché. Après quoi les questions recommencent.

- Connais-tu *Jacques* ?
- Non.

(*Jacques* était l'officier avec lequel j'avais rendez-vous.) Sur cette réponse, deux colosses dénouent avec brutalité mon cache-col et chacun de son côté tire par saccades savamment dosées.

---

<sup>1</sup> Il s'agit de Serge Brion, dont on retrouve le récit sur le site, partie Compiègne. (Note de Marc Chantran)

Le sang au visage, la langue pendante, je ne peux articuler et ils poursuivent leur supplice. Ils n'obtiennent que vomissement et quasi-évanouissement. Fous de rage, jetant un « tu parleras bien avec ça », ils ouvrent une porte, me retirent les menottes, m'enferment après un bref « déshabille-toi » dans une salle de bain.

Peu attiré par cette invitation, je contemple le carrelage inondé d'eau qui me glace les pieds, la lucarne sans vitre par laquelle pénètre l'air froid de janvier et cette baignoire encore souillée de sang.

Dix minutes se passent quand la porte s'ouvre à nouveau.

- Qu'est-ce que tu attends ? me jette un homme en chemise, les manches relevées, au regard sadique, dépeigné.

Deux autres en sueur m'assènent quelques coups violents de nerf de bœuf et je m'exécute.

Déjà la baignoire s'emplit d'eau glacée et j'entrevois le supplice qui m'est réservé.

Déshabillé, les menottes derrière le dos, une courroie me comprimant la poitrine, une seconde, les genoux, une autre, les chevilles, roué de coups, je suis invité à sauter dans « le bain ».

Après quelques efforts naturellement infructueux, on m'y bascule : un choc violent -une douleur vive- le corps déchiré par le froid, je parviens à m'asseoir.

Les trois sadiques semblent se partager la besogne : le chef, porteur d'un chronomètre, donne les temps d'immersion, le second, un carnet à la main, se tient prêt à enregistrer les aveux. Le dernier exécute la torture : première immersion d'une minute : j'essaie de ne pas boire -chocs contre la baignoire ; quelques questions : je ne réponds rien.

Seconde immersion d'une minute et demi : j'étouffe et j'avale : mes oreilles claquent, les battements de cœur s'accélèrent. Puis de nouveau, l'enfer de l'eau : je ne puis plus faire aucun effort pour retenir ma respiration et je bois, je bois...

Le cœur reprend son rythme lent, le corps cesse petit à petit de se débattre. À travers des montées de bulles d'air, j'entrevois dans un monde artificiel, nouveau, des images et des visages familiers. À la fin de la cinquième immersion, on me dresse contre le mur, à demi-évanoui, et on m'assène une série de coups sur le dos et les reins.

Grelottant de froid, presque sans connaissance, la tête vide, je me rhabille à moitié et suis l'inspecteur vers l'étage des interrogatoires. En marche, il me glisse :

- Pas mal, la baignoire, hein ?

Attente devant un poêle où j'essaie de me réchauffer. C'est en vain, car je suis presque aussitôt introduit devant trois personnes : un inspecteur allemand, une secrétaire et... *Jacques*, l'officier avec qui j'avais rendez-vous deux heures plus tôt.

- Excuse-moi, mon vieux, j'ai fait mon devoir », dit-il avec une certaine gêne.

J'entrevois alors l'infâme rôle qu'il avait joué avec aisance, dirigeant ainsi l'arrestation de soixante-quatorze camarades. (Un mois après, il devait être abattu par Vengeance.)<sup>2</sup>

Après l'interrogatoire, je rejoins, au sous-sol huit camarades dans une étroite cellule attenante à la salle de bains. Tous agenouillés le nez contre le mur, les mains liées derrière le dos, nous gardons durant la nuit cette pénible position ; à chaque défaillance, un coup de crosse de Mauser, asséné par un inspecteur français, me rappelle brutalement à l'ordre. D'heure en heure, à travers la mince cloison, nous parviennent les cris de femmes et d'hommes, que l'on « passe à la baignoire », les coups des têtes heurtant les parois, les injures des inspecteurs.

De temps à autre, la lampe s'allume ; un inspecteur entre et désigne, parmi nous, un nouveau supplicé. Certains camarades connaissent deux et trois fois la baignoire. Vers une heure du matin, on lâche un chien policier sans muselière dans notre réduit obscur ; c'est alors une danse infernale ; il va de prisonnier en prisonnier, aboyant, mordant les mains, arrachant les vêtements, nous renversant à terre.

---

<sup>2</sup> *Jacques* est en effet le traître Max Dumas.

Au bout de trente-six heures, on consent à nous donner un bouillon et une tranche de pain que j'absorbe gloutonnement.

### **Dimanche 16 janvier - 18 heures.**

Après trois jours et trois nuits d'interrogatoires, de coups, de fatigues et de jeûne, la nouvelle de notre départ pour la prison nous semble une victoire : on a tenu, on a résisté ; ceux qui continuent à se battre en liberté, pour la Liberté, ne sont pas démasqués.

L'air froid qui me happe lorsque je monte en voiture cellulaire me ragaillardit ; je le respire avec force et espoir.

## **3 La prison de Fresnes.**

Je roule à nouveau, dans l'obscurité, comprimé dans une des étroites cellules étanches du « panier à salade » : impossible de deviner le parcours emprunté.

Un arrêt... ce n'est pas pour nous. Nous marchons plus vite, et tout me laisse supposer que nous quittons Paris. Au bout d'une demi-heure, on manœuvre. Les portes s'ouvrent ; je me trouve dans un garage, sous la prison de Fresnes.

Passage au greffe, au milieu de sentinelles dégageant une odeur de vin, de tabac et de cuir ; d'énormes collections de clés ornent les -murs tristes et vides. Puis la nouvelle fournée de prisonniers se dirige en rangs à travers les dédales souterrains, sillonnés de chariots bruyants, de gardes, coupés de grilles à lourds barreaux.

Nous débouchons alors dans la deuxième division, réservée aux prisonniers politiques hommes ; on nous répartit trois par trois dans des cellules provisoires au rez-de-chaussée. Par une série de ruses, je réussis à m'engager dans la même que celle de Serge.

Notre nouvelle demeure (trois mètres sur quatre) est plongée dans l'obscurité. Serge demande de la lumière : déjà la porte se referme à double tour. Je commence à explorer : une fenêtre peinte en bleu ne donne ni air ni lumière ; deux paillasses éventrées, un lavabo inondant la pièce, une chaise et une tablette séculaire constituent le seul mobilier. Les murs, d'une couleur indéfinissable, faite de salpêtre, de moisissures et d'inscriptions anciennes, ruissellent. Je lis au hasard :

1941... F. D. Courage, les Copains !

Sans couvertures, transis de froid, nous nous allongeons et évoquons nos interrogatoires, sentant venir une longue séparation.

### **3.1 Mardi 18 janvier - 17 heures.**

Après désinfection, douche, nouvelle fouille attentive, j'échoue dans ma cellule définitive, n° 322, au quatrième étage.

Je suis accueilli par un détenu au garde à vous dans le fond de la cellule. Malaise de quelques minutes ; rapidement nous devenons camarades ; mon compagnon, d'une quarantaine d'années, résistant lui-même, met en commun avec moi ses quelques réserves, sa solitude, ses préoccupations. Il est depuis deux mois dans cette cellule, connaît les ruses de prison auxquelles il ne tarde pas à m'initier.

Quelques coups frappés au plafond... je lève les yeux... une voix semble sortir de la bouche d'air, située dans un coin en haut :

- Allo, un nouveau locataire, C. ?
- Oui, un jeune étudiant, répond mon camarade. Puis, toute la colonne de cellules du premier au quatrième entre en conversations : c'est le communiqué, les derniers bobards que j'apporte, le nombre des fusillés du jour.

Vers dix-huit heures, un concert de voix s'élève dans l'espace qui sépare la deuxième division de la troisième, occupée par les femmes. D'un bâtiment à l'autre, on échange des messages :

- Ici Victoire, d'Aubervilliers, demande si Jean est toujours là ; a-t-il été à l'interrogatoire ?

Quelques instants d'attente...

- Allo, ici Jean, je n'ai rien lâché à la Gestapo. Tu peux poursuivre même défense.

Puis, au milieu de ce brouhaha, une voix d'homme puissante, celle d'un Franc-Tireur annonçant la condamnation à mort de trente-deux F.T.P.

Un silence absolu pèse sur les prisons de Fresnes. Par le vasistas de la fenêtre, juché sur les épaules de mon compagnon, j'entrevois à cinquante mètres, en face, une fenêtre qui s'ouvre ; une voix pure et grave entonne la Marseillaise, que nous reprenons tous en cœur, malgré les menaces des gardiens. C'est Germaine Lix, de l'Opéra.

Ainsi s'écoulaient deux longs mois de froid, de faim, d'attente, d'ennui.

Le matin, vers six heures, les chariots, qui portent le « jus » dans toute la division, nous éveillent. Une garde passe de cellule en cellule, désignant les prisonniers qui doivent partir à l'interrogatoire à Paris.

- Triboûn-âle, Triboûnâle.

On frémit quelques instants. Toujours des cliquetis de verrous qui s'ouvrent et se ferment, des bottes qui sonnent sur le dallage, des voix bestiales qui crient d'un étage à l'autre des ordres incompréhensibles.

Deux heures durant, nous « briquons » la cellule en vue d'inspections continues... et puis, parce qu'il faut bien faire quelque chose. La matinée est creuse, terriblement creuse. Vers onze heures, l'estomac, en proie à de pénibles contractions, attend avec gêne la distribution de soupe ; les chariots roulent à nouveau : trois cellules plus loin, deux cellules, une cellule, la nôtre ?

- Non, c'était l'étage en-dessous.

Enfin ce litre de soupe claire et ce morceau de pain desséché qui nous semblent un festin. Toujours on les attend, toujours ils paraissent meilleurs.

L'après-midi traîne dans un long ennui ; les conversations s'épuisent vite : on n'a plus rien à se dire. Comme des ours en cage, trois pas dans un sens, trois pas dans l'autre, emmitouflés de nos couvertures, on ne parvient pas à se chauffer. Vers le soir on se communique les espoirs, les « tuyaux » : Varsovie est prise par les Russes dès janvier ; le nouveau débarquement quotidien...

Enfin, vers dix-neuf heures, nous nous allongeons, dévorés de puces, pour une nuit de repos forcé.

Un jour nous recevons un jeune F.T.P. ; peu après, il est jugé et condamné à mort. Je n'oublierai jamais son courage après le verdict : il chantait le soir de sa condamnation, alors que nous restions silencieux ; lui-même nous réconfortait et nous égayait. Un matin, il partit... Nos seules joies sont les colis que nous déballons comme des enfants à Noël.

### **3.2 12 mars - 17 heures.**

Cliquetis... Une sentinelle :

- Herr Blécourt ?
- Ya.
- Schnell - Transport.

## **4 Le « paradis » de Compiègne.**

Je dévale rapidement les quatre étages : dans le hall de la deuxième division, deux cents hommes passent l'appel ; après deux mois d'isolement total on retrouve les camarades d'arrestation. La nuit se passe dans une cellule d'isolement semblable à celle de mon arrivée : là, huit prisonniers attendent un départ à l'aube...

Le lendemain, vers sept heures, nous respirons l'air libre, sous la garde des SS italiens, des cars nous conduisent à la Gare du Nord... ce sera donc Compiègne.

Par la portière je découvre la Concorde, la Madeleine, les Boulevards, avec un serrement de cœur.

En gare de Compiègne un « patriote » ramasse le message que j'avais rapidement griffonné pour ma famille. Une longue marche à travers la ville, sous le soleil brûlant, à une cadence forcée, accable des hommes que la réclusion a déjà bien affaiblis.

Sur notre passage, des mères nous tendent leurs enfants, les vieillards détournent leurs visages bouleversés, les hommes jeunes nous crient des mots d'espoir.

Déjà je pressens le bétail humain des camps de concentration. Pourtant, l'air libre, les toits d'ardoise grise, le soleil de ce printemps précoce nous semblent merveilleux. En pénétrant dans le camp, la grande pelouse centrale où se dispute un match de football m'apparaît comme un rêve, je n'ose croire que, dès le lendemain, j'en aurai le libre accès.

[...]

Cette nouvelle vie, que je sais éphémère, puisque la menace d'une déportation imminente pèse sur moi, est malgré tout assez agréable : Compiègne, le « Paradis » de Compiègne.

Certes, quatre miradors aux mitrailleuses toujours vigilantes, un réseau de barbelés sillonné nuit et jour de sentinelles, de puissants projecteurs, un appel matin et soir me ramènent à la réalité ; mais les jeux, les livres, les colis, les conférences, la chapelle, les camarades enfin, tout cela est si bon...

Un matin de la fin mars, d'épais brouillards obscurcissent le camp ; les internés qui font leur tour de pelouse habituel sont brusquement forcés de regagner les bâtiments ; on craint des évasions. Mais ce troupeau s'exécute trop lentement au gré des gardiens.

Ceux-ci lâchent alors sur nous une vingtaine de chiens policiers spécialement dressés à mordre les prisonniers : panique générale... quelques victimes.

#### **4.1 Avril.**

Un nouveau convoi de prisonniers est arrivé dans l'après-midi. La nuit suivante, un des nouveaux sort de son bâtiment pour se rendre aux w.c. Du mirador, une salve de mitrailleuse, guidée par le projecteur, s'abat sur lui : il tombe, il agonise jusqu'au matin sans qu'on lui porte secours ; à l'aube, son fils découvre le corps dans une flaque de sang...

#### **4.2 27 avril.**

Une tornade de vent du nord balaye la place d'appel ; les internés, massés en une foule compacte, transis, reflètent des visages graves : une estrade, quelques officiers allemands, une suite de noms, que se passe-t-il ? C'est la liste du convoi qui part le 30 pour l'Allemagne. Mes camarades et moi sommes désignés.

Depuis notre arrivée à Compiègne nous cherchions le moyen de nous évader : le souterrain qui démarre sous la chapelle a été démasqué ; celui du casino est impraticable. Les égouts, que nous avons explorés, sont barrés de grilles infranchissables. Seule l'évasion du train qui nous emmènera reste à tenter ; nous la préparons avec ardeur. Chacun confectionne un outil : clé affûtée en forme de ciseau à bois, couteau-scie, levier de fer, etc. Le groupe se serre les coudes, une discipline se forme, un plan est élaboré. Pourrons-nous le réaliser ?

### **5 Voyage infernal.**

#### **5.1 Mercredi 26 avril.**

La fournée est de 1.500 hommes environ. Un à un, nous défilons sur la place d'appel ; chaque homme est déshabillé, fouillé avec soin ; tous les outils du groupe passent au travers.

## **5.2 Jeudi 27 avril.**

Nous sommes dirigés en colonne de sept vers la sortie du camp. En atteignant la sortie, nous entendons les derniers groupes qui entonnent la Marseillaise. Immédiatement les SS arment leurs revolvers et tirent quelques balles : le silence se fait. Puis l'immense cohorte, encadrée tous les mètres de SS mitrailleuse au poing, traverse la ville. À chaque carrefour des familles prévenues du départ appellent les leurs ; un regard, un geste, un cri ; déjà le convoi est passé... À la gare, en plein midi, on nous enfourme dans une rame de wagons à bestiaux :

On lit : 40 hommes - 8 chevaux en long.

À grand renfort de coups de bottes et de crosses, nous montons à 120 par wagon, bouclés instantanément. Compressés, pouvant à peine respirer, il nous semble impossible de s'asseoir. Notre groupe se divise en deux. Un demi-groupe à chaque extrémité du wagon.

Trois heures d'attente... Un employé, venu à contre-voie, s'approche de notre unique lucarne coupée de barbelés :

- Les mécaniciens observeront des ralentissements pour vous faciliter le travail.

Enfin le train s'ébranle.

Sans perdre de temps, nous découpons un panneau de 50x50 à chaque extrémité, ne laissant qu'une mince épaisseur de bois, juste de quoi tromper l'œil de nos gardiens, et suffisamment fine pour céder à un coup d'épaule.

Le travail est ensuite recouvert de mie de pain colorée à l'image de la paroi avec de la poussière et des pruneaux. L'évasion est prête ; nous attendons la nuit pour ouvrir, passer sur les tampons, et sauter sur le ballast.

Soissons... Reims... Verdun...

### **5.2.1 19 heures.**

La nuit tombe, nous approchons de Metz. Rapidement l'équipe s'habille ; on se protège la tête et les mains avec des écharpes. L'ordre de priorité est établi : je saute le troisième.

Un arrêt...

- On sautera tout de suite après.

Profitant de cette halte, un groupe du wagon, par la lucarne, signale en allemand aux SS :

- Je vous préviens qu'il y a dans le wagon un groupe prêt à s'évader. Muni d'outils, il a déjà travaillé.

Les SS exigent qu'on leur passe les outils par la fenêtre. (Quelques dégonflés s'exécutent.) Ils nous disent qu'à Metz-Pagny, ils ouvriront le wagon ; jusque là, ils placent une sentinelle armée sur chacun des tampons. Le train s'ébranle à nouveau, une bagarre surgit ; nous « corrigeons » les délateurs. L'évasion est définitivement compromise.

Metz-Pagny.

Le wagon s'ouvre ; à coups de *schlague*, et aidés de chiens, les SS nous refoulent dans une moitié du wagon ; puis, un à un, nous passons devant eux pour recevoir des coups de nerf de bœuf.

[...]

### **5.2.2 20 heures.**

Le train roule à nouveau ; notre équipe est consternée et révoltée contre les délateurs. Une discussion violente surgit, suivie de coups. Mais la fatigue, augmentée du découragement, ne tarde pas à nous accabler. La moitié du wagon s'affale, tandis qu'une cinquantaine d'hommes est obligée de rester debout.

Nous arrêtons quelques heures dans une gare de triage de Lorraine : l'air n'arrive plus ; une couche viciée stagne dans le fond du wagon ; les évanouissements se multiplient, et bientôt ce n'est qu'une chaîne continue d'hommes sans connaissance que l'on porte vers la lucarne pour les rentrer quelques secondes plus tard dans la fournaise, car il faut la place pour de nouveaux

malades. Nous essayons toutes les thérapeutiques : gifler, humecter les tempes avec les chemises imbibées de sueur, agiter des linges au-dessus des têtes en guise de ventilateurs... Rien n'est efficace ; les battements de cœur s'accroissent, le souffle devient très court, le teint terreux, les jambes faibles. Impossible de parler. On a la langue gonflée, les lèvres et les dents noires et sèches ; chaque parole est une fatigue insurmontable. Certains parlent, se fâchent, discutent nerveusement ; quelques-uns divaguent : la folie est là qui les guette. Une gare de triage. Arrêt prolongé. Les SS passent le long des wagons. Leurs bottes battent lourdement le quai. Nous leur demandons à boire ; ils promettent... rien ne vient ; et cette eau qui coule à flots pour ravitailler la machine ! le bruit du trop-plein qui tombe sur la voie !

### **5.3 Vendredi 28 avril.**

L'aube est fraîche, nous roulons ; quelle détente !

10 heures. On franchit le Rhin.

12 heures. Encore le soleil, les arrêts où l'on suffoque, toujours pas d'eau. Un homme devient fou : il s'agrippe à nous, essaye d'étrangler ; pour le mater, on le roue de coups. Il tient de longs discours : |

- Passe-moi le quart - vite - ne renverse pas... attention... voilà ! c'est bon...

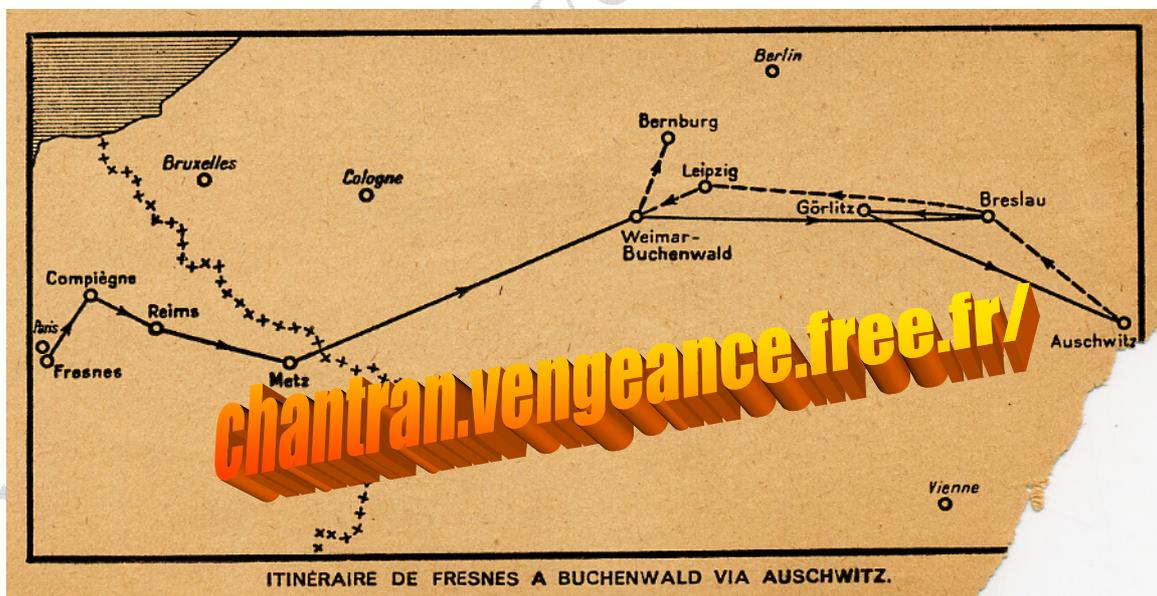
Le soir.

On s'arrête en gare de Weimar.

- Il y a un camp ! Courage, on arrive !

Mais le train s'ébranle...

Je fais un effort pour grignoter un bout de pain et de saucisson. En vain ; je ne peux plus mastiquer. Ma boule est intacte. Je suis perclus de courbatures douloureuses. Mes jambes ne me soutiennent plus. Parfois, malgré moi, je tombe sur mes camarades. Ils me rejettent. Plus de patience, peu d'entraide. L'homme est réduit à une bête qui souffre.



### **5.4 Samedi 29 avril.**

Jusqu'ici, je ne me suis pas évanoui, mais le malaise augmente : accroupi par terre, littéralement incapable de remuer, tant je suis coincé, je ne respire plus que gaz carbonique et poussière. Mon cœur bat plus fort, puis tout disparaît...

Je suis réveillé par des gifles vigoureuses ; on me porte ; à grands coups, je respire, mais déjà un camarade me remplace. Je devais m'évanouir trois fois dans cette même journée.

Plusieurs camarades meurent à intervalle rapproché. À un arrêt nous les signalons aux Boches. Ils feignent de ne pas comprendre.

- Wasser ! - Trinken !...

Ils ne comprennent pas non plus.

Une seule fois, ils accordent un ou deux litres pour les malades. On empile les morts, dans un coin : cela tient moins de place. Le moral baisse. Où va-t-on ?

Dresde est passée ; les noms prennent une consonance polonaise : Gœrlitz, Liegnitz.

## **5.5 Dimanche 30 avril.**

Après Breslau, on entre dans un pays noir, triste : c'est le bassin métallurgique du sud-ouest polonais. Gleiwitz... nous voici dans le Gouvernement Général.

Le train roule sur un plateau aride, une sorte de terre désolée où ne poussent que lichens, buissons, quelques maigres pins. L'air est frais. On sent les premiers contreforts des Carpathes. Alors, un nom se dresse brusquement dans ce qui me reste de mémoire : Auschwitz... Avec ce mot je revois les témoignages secrets que j'ai lus ; j'entends la radio de Londres.

À mes camarades, je fais part de mes inquiétudes.

- On verra bien, répondent-ils.

Vers 12 heures, le train s'arrête sur une voie. Pas de gare ; une foule de SS. Quelques bagnards très gras. Au loin, une grande tour, d'immenses barbelés, des miradors géants. Non loin de nous, sur une baraque, un mot : AUSCHWITZ.

## **6 Auschwitz – menace de mort.**

On ouvre les deux portes des wagons : par une porte montent les SS munis de cravaches et leurs chiens. Ils nous refoulent vers la deuxième porte. En moins de deux minutes, tout le monde dévale le plan incliné qui aboutit à la route ; les morts, poussés par les chiens, roulent comme des tonneaux. On nous met en rangs. Les fous sortent de la colonne, gesticulent et crient :

- Vive De Gaulle !
- Vive la Résistance !
- À bas les Boches !
- On vous aura !

Certains enfourchent les motos de SS et démarrent. On assiste à un véritable carnage ; les prisonniers rayés aident les Allemands à tuer... ne sont-ils pas nos égaux ?

En rangs de cinq, nous donnant le bras pour nous soutenir, nous partons, au pas de course, encadrés par les SS. Des camarades demandent à boire : Les SS et les « rayés » exigent une montre, pour un verre d'eau ; certains brisent leurs montres plutôt que de les livrer.

Après 3 km de course, épuisés, on s'arrête près d'un grand bâtiment. Il fait froid, humide ; nous piétons dans une terre boueuse. Nos morts, arrivent en chariots : jetés à terre, ils sont traînés deux par deux par les bras jusqu'au four crématoire voisin.

Dans l'ordre alphabétique, on nous appelle. Un à un, on pénètre dans une baraque vide et sombre. Devant une table faiblement éclairée, se tiennent deux Polonais prisonniers : chacun de nous reçoit un numéro tatoué sur le bras gauche.

C'est mon tour. Je tends le bras ; une série de piqûres faites avec une pointe d'acier trempée dans l'encre indélébile. Tout en marchant, je regarde : 185.765. Le sang perle...

Pendant trente-six heures, sans arrêt, c'est un long passage dans une seconde filière où tout est réglé à la *schlague* :

- Déshabillage. On confisque tous vêtements, objets, bijoux, argent.
- Interrogatoire d'identité.
- Tonsure. On rase avec des rasoirs qui nous mettent en sang.

- Une douche bouillante... enfin on peut boire.

À travers un couloir glacé de 50 mètres, nous courons vers l'habillement : une veste et un pantalon de toile, une paire de sabots de bois et une coiffure ; le bagnard est équipé. Une soupe infecte et 250 grammes de pain, nous voici rassasiés.

On nous boucle dans deux baraques de bois : pas de chalis, pas de paille, pas de couverture. Le sol détrempé pour toute literie. À huit cents dans cette baraque, il est impossible, de s'allonger. Recroquevillés, emboîtés les uns dans les autres, l'humidité du sol et le froid nous pénètrent quand même. La nuit, on se dresse en grappes compactes d'une centaine d'hommes ; cette masse s'anime du lent mouvement oscillant semblable aux vagues de la mer. Toutes les vingt-quatre heures, on sort de la baraque, pas même pour se laver (car il n'y a pas d'eau dans le camp de quarantaine) mais pour accomplir nos besoins dans des fosses que nous improvisons.

Une fois par jour, une corvée entre et nous distribue un litre de soupe, un morceau de pain, un quart de tisane.

La vie est dure pour le corps ; elle le devient plus encore pour l'esprit lorsque nous apprenons que notre convoi, séjournant près de la chambre à gaz et du crématoire, est sous la menace permanente de l'extermination : vingt-quatre heures après nous, 12.000 Juifs hongrois sont tous gazés et brûlés dans la même nuit. À chaque minute, on peut venir nous chercher et nous faire disparaître.

La faim, la soif surtout nous tenaillent à nouveau. Je m'évade de la baraque la nuit pour aller boire avec délice l'eau d'une fosse voisine polluée par les urines et les rats crevés. De plus en plus de malades. Les médecins du camp ne viennent pas. Sans médicaments, nos camarades médecins luttent ; mais la contagion augmente. En huit jours, plus de quatre-vingt malades dont beaucoup de diphtériques, quelques morts, immédiatement brûlés.

La nuit, à travers les fentes des cloisons, on peut contempler les flammes de quatre crématoires du camp : elles s'élèvent à plusieurs mètres de hauteur. Une odeur étrange de chair grillée subsiste dans l'air. Matin et soir une sonnerie électrique au rythme lugubre annonce l'appel.

Cloîtrés, couverts de poussière, assoiffés, nous attendons une longue semaine sous la menace de mort. Un matin, on nous change de camp : c'est fini. La Gestapo de Berlin en a décidé autrement, nous ne mourrons pas de mort violente ; dans le camp « familial » juif, où nous attendons notre départ pour un *Lager* d'Allemagne, deux soupes, des chalis, des couvertures, des lavabos, des visites médicales devraient nous faire oublier le passé et nous prouver la considération qui nous entoure.

Durant ces quelques jours, je peux me rendre compte des traitements infligés aux Juifs de toutes les nations.

Des femmes aux cheveux blancs, attelées comme des chevaux à des brancards, portent à quatre nos tonneaux de soupe. Tout le jour, elles circulent dans le camp avec leur lourd fardeau : ce travail est très envié, car elles peuvent lécher les fonds de soupe.

Je vois l'appel des blocs juifs : le SS, en comptant chaque homme, lui assène un coup de poing qui l'envoie à terre. Il parcourt ainsi les rangs, et, le dernier fini, recommence son manège pendant un quart d'heure jusqu'à épuisement total.

Des enfants de cinq et six ans sont employés comme coursiers ; pendant douze heures, ils portent des plis en courant. Si leur allure ne semble pas assez rapide aux SS, ils sont roués de coups.

À l'aube, de longues files de femmes, portant pelle et pioche sur l'épaule, partent pour leur journée de terrassement, chantant de tristes mélodies ; les femmes SS qui les accompagnent munies de matraques et de pistolets, sont plus féroces encore que nos SS.

On voit, dans le camp, des bébés dans les bras de leurs parents, certains sont pris en charge par d'autres prisonniers, quand leurs pères et mères sont exterminés.

De temps à autre, une colonne part... au « travail ». Le soir, elle ne revient pas.

### **Vendredi 12 mai.**

En une heure on nous prévient du départ. Dans les wagons un officier SS nous adresse quelques paroles :

- Vous quittez un camp qui n'était pas fait pour vous. Oubliez tout. Ne dites rien de ce que vous aurez vu ; vous partez pour un camp modèle d'Allemagne, Buchenwald.

## **7 Esclave à Buchenwald.**

### **7.1 Dimanche 14 mai.**

L'arrivée à Buchenwald est un enchantement : après Weimar, à travers la forêt de Thuringe, le train grimpe une colline pittoresque et s'arrête presque au sommet dans une clairière. Moins brusqués qu'à Auschwitz, à la descente des wagons, nous contemplons tout à loisir le camp qui se déroule sur une pente abrupte et plus bas, la plaine d'Iéna avec ses villages aux toits rouges, ses champs, multicolores. C'est le printemps ; la route que nous prenons, bordée d'arbres fruitiers en fleurs et de baraques modèles, aboutit à une « tour » qui est la porte du camp.

On repasse dans une filière semblable à celle d'Auschwitz : déshabillage (plus d'habits rayés), tonsure (une crête subsiste), douche, désinfection, habillement (vêtement de Bohémiens).

Mais notre déception est grande en pénétrant dans un campement sordide séparé du grand camp par des barbelés : c'est la quarantaine.

Au block 52, puis 57, nous couchons sur des chalis de trois étages, dix hommes par étage. Peu de sommeil ; deux heures d'appel matin et soir, des piquûres journalières, des corvées fréquentes. Au bout de quinze jours, notre réel travail commence : dans une immense carrière, douze heures durant, je tire un wagonnet chargé de pierres à tailler ; pour ce faire, je suis attelé avec une vingtaine de camarades, car il faut remonter une pente longue et dure. À midi, une demi-heure de pause et un quart de café. Le soir, à six heures, on regagne le camp pour passer l'appel. Après quelques corvées, on s'endort vers 23 heures, pour se réveiller à 4 heures le lendemain.

Jour après jour, c'est la même vie. On devrait compenser la faible nourriture par plus de sommeil ; il n'en est rien, nos forces s'épuisent.

### **7.2 Juin 1944.**

La quarantaine terminée, je suis transféré au block 31 du grand camp : dans cette baraque uniquement composée de Français, avec une hygiène améliorée, et un nouveau travail à l'usine radio-électrique, la vie devient possible ; elle pourrait sembler « aimable » lorsqu'on découvre les distractions organisées à notre intention : le départ et le retour du travail, de l'appel, se font au son d'une musique qui joue de lourdes marches militaires allemandes ; un « Kino », deux ou trois fois par semaine, donne les grands films d'amour et de propagande nazie ; on distribue quelques coups de *schlague* à l'entrée et à la sortie, qui donnent sans doute du piquant au spectacle... Une maison close est à la disposition des internés ayant plus de six mois de présence au camp et un certificat de bonne conduite ; mais les « vrais politiques » répugnent tous à abuser de ces femmes déportées et contraintes.

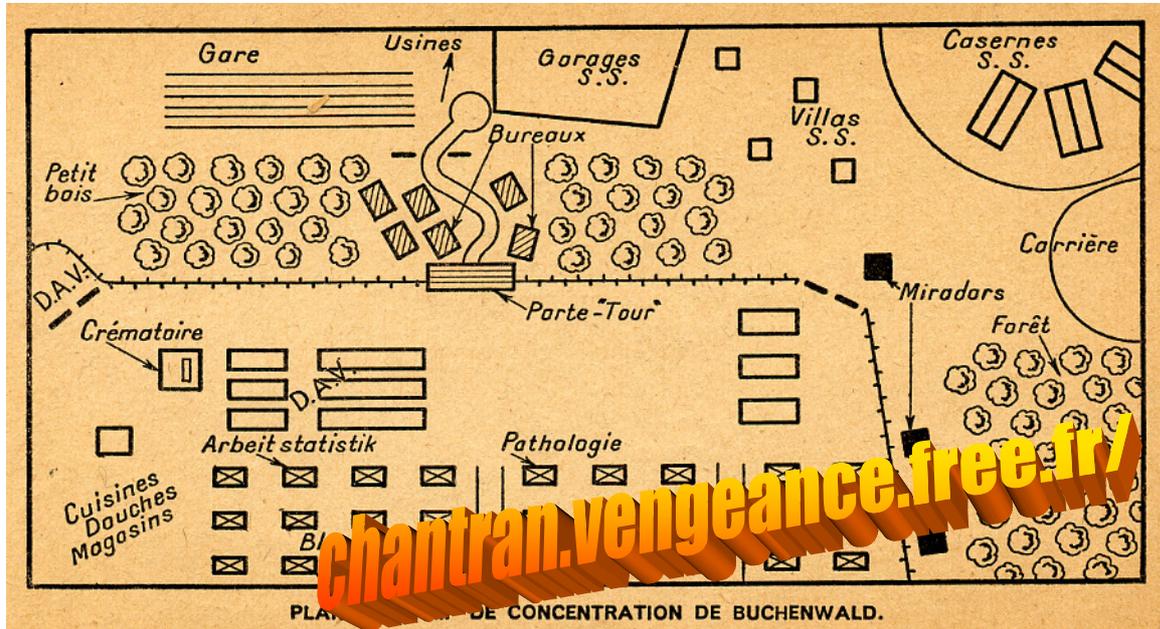
Les dimanches soirs, après le travail, des compétitions sportives internationales, des séances de music-hall, de chansonniers, un quatuor classique, ou la fanfare du camp s'offrent à vous distraire...

Mais on assiste aussi à une pendaison sur la place d'appel d'un pauvre Polonais qui avait tenté de s'évader ; 30.000 hommes doivent contempler le spectacle.

Le four crématoire brûle nuit et jour au milieu d'un tapis de pensées, de pâquerettes et de gazons bien entretenus...

À la « Tour », chaque jour en rentrant du travail, un ou plusieurs internés battus et marqués sont exposés à nos yeux comme exemple.

Sur tous les chantiers, fonctionnaires et gardiens SS frappent les prisonniers. La soupe est claire et nous essayons de l'avalier brûlante dans les quelque cinq minutes qui séparent le retour du travail de l'appel, pour ne pas la manger froide plusieurs heures après.



### 7.3 24 août 1944.

Je travaille comme chaque jour sur mon tour, dans le grand hall d'appareillage électrique qui fabrique les commandes de la V1.

Les alertes nous réjouissent, car, depuis quelques jours, on suspend le travail, ce qui nous permet d'aller nous allonger et dormir dans le « Petit Bois » situé entre les deux usines du camp.

11 heures 30. L'alerte sonne. 5.000 prisonniers dans le petit bois.

12 heures 05. Je suis réveillé par le vrombissement des forteresses qui tournent au-dessus du camp. Soudain on voit un cercle de fumée blanche ; deux fusées tombent :

- C'est pour nous, s'écrie mon voisin.

En effet, une pluie de bombes s'abat tout autour de nous ; les uns courent en tous sens ; d'autres restent terrés - les branches, les pierres pleuvent. Les bombes se rapprochent. Ainsi que quelques internés, je tente de franchir en courant le cordon de SS qui gardent les abords du camp. Nous sommes reçus par des rafales de mitrailleuse. Quelques compagnons tombent. Je me cache derrière un arbre, puis regagne le petit bois. À ce moment, une pluie d'incendiaires glisse entre les sapins. ; il en tombe tous les deux mètres ; ceux qui restent allongés sont atteints ; debout, je navigue entre les bombes : une devant, une à droite, une à gauche, chaque fois au hasard, je rectifie. Bientôt nous sommes entourés d'immenses murs de flammes qu'il semble impossible de traverser ; nu-pieds, ayant perdu mes affaires, je force le barrage de feu et me retrouve sain et sauf dans le camp. Les équipes de secours s'organisent ; mais l'eau est coupée, l'hôpital débordé, les magasins de vivres et d'habillement en flammes.

Bilan : Les usines rasées. Une caserne SS détruite. 500 prisonniers tués, un nombre plus grand de SS. L'appel, retardé par la désorganisation, a lieu de nuit. Deux heures durant, éclairés par les projecteurs puissants, entourés de bâtiments en feu et près du crématoire d'où montent des

flammes de deux mètres - on brûle les corps des victimes, - nous avons l'impression de vivre une scène d'enfer. Le haut-parleur, promptement rétabli, crie des ordres, appelle des numéros. Le *Lager-Fuhrer* n° 2 nous annonce la mort de sa femme et de ses enfants : vive satisfaction générale...

Pendant les deux mois suivants nous déblayons les ruines, comblons les trous de bombes.

## **7.4 Octobre.**

Le travail manque. Les départs vers les *kommandos* extérieurs s'amplifient. Au milieu du mois, je suis désigné.

Départ pour le *kommando* Plomnitz qui est, paraît-il, un excellent travail dans une usine d'aviation, avec beaucoup de soupe. L'état sanitaire doit y être bon, puisqu'il ne revient pas de malades à Buchenwald.

Je suis habillé en « zébré », tondu à nouveau, prêt pour un nouveau voyage.

## **8 L'enfer du sel.**

Après 24 heures de transport, le train entre dans une usine non loin de la ville de Bernburg ; quelques minutes après, les 500 hommes du convoi, pénètrent groupe après groupe, dans un ascenseur. 450 mètres de descente, en une minute. On se retrouve dans des galeries mal aérées ; les parois, sont creusées dans le sel. À travers d'immenses couloirs on nous mène dans une salle meublée de longues rangées de chalis. On respire avec difficulté, car seuls les abords des puits sont bien ventilés ; il fait une chaleur molle et sèche qui nous étouffe. Toute la nuit, des explosions puissantes nous secouent : ce sont des blocs de sel qui sautent à la dynamite et au pic pneumatique.

Le lendemain se passe en interrogatoires : identité, métier, etc.

Décidé à tout faire pour ne pas vivre dans la mine, je me déclare serrurier-mécanicien. Peu de temps après, je monte en surface dans un camp à 3 km de la mine : c'est le camp de Leau-Plömnitz. Chaque jour, je fais 5 km matin et soir, pour me rendre à mon travail qui consiste à souder des tuyaux d'eau dans les tranchées et à porter de lourdes bouteilles de gaz.

Mais je suis à l'air libre...

Les autres camarades vivent en-dessous ; une charrette du camp leur apporte la soupe et le pain et ramène les mourants. Au bout de deux mois, un soir, nous voyons arriver ce qui reste de nos 500 camarades ; blancs comme des chandelles, maigres et chancelants, ils portent péniblement leur paillasse sur le dos, semblables aux fourmis qui croulent sous leur fardeau. Jusqu'à ce soir-là, ils ont travaillé, mangé, couché en enfer. Leurs jambes sont enflées, ils n'ont pu se laver et sont couverts de vermine ; la plupart toussent. Tant sont morts que les SS ont enfin décidé de les ramener au camp pour la nuit.

### **8.1 Noël 1944.**

Qu'il est triste, ce Noël 44 dans la misère, le froid, la faim, la faiblesse et le labeur écrasant. Pour accentuer notre isolement et notre spleen, les SS ordonnent un arbre de Noël dans le camp. Ils nous accablent de musique, de vœux et de coups. À l'appel, le commandant termine par un « Bon Noël à tous » qui tombe sur nous comme un fardeau de plus.

Les promesses de suppléments alimentaires ne sont pas tenues. Certains travaillent dans la neige le jour de Noël, tandis que l'infirmerie enregistre cette semaine le maximum de décès. Nous sommes tous sans nouvelles des nôtres depuis six mois ; les journaux et la radio nazie étalent l'avance de Von Rundstedt et réaffirment la victoire de l'Allemagne... Dans le camp, l'espoir vacille ; les uns, découragés, se laissent mourir rapidement, sans réaction, les autres se serrent les coudes et espèrent.

## **8.2 Janvier - Février - Mars.**

Le travail se relâche. Les civils se découragent. Quelques-uns nous battent encore, d'autres ont peur et sentent la fin proche. Les rations diminuent. Après avoir reçu 300 grammes de pain, puis 250, on tombe à 200 avec la même soupe liquide. Les quelques pissenlits qui montrent leur nez sont disputés par mille bouches affamées. On assiste à de véritables bagarres autour des tas d'ordures, où gisent les épluchures de légumes. Des prisonniers font des repas entiers de sel... Dans ce petit *kommando* de 1.500 hommes, il en meurt 800 au cours de l'hiver.

Jusqu'à la dernière extrémité, les malades travaillent et se traînent à l'appel, battus par les fonctionnaires du camp. Les morts, qui ne pèsent qu'une trentaine de kilos, sont entassés dehors et conduits, par fournées dans une carrière voisine, faute de crématoire ; les voleurs de pain n'ont d'autre châtiment que la mort : après l'appel du soir, ils sont battus dans la neige et menés, mourants, à l'infirmerie. La vermine s'est définitivement installée sur nous ; pas de linge de rechange, pas de savon, l'accès des lavabos souvent prohibé ; c'est par dizaines que nous tuons les poux qui gênent notre sommeil et prennent nos forces.

## **8.3 Avril.**

Un dimanche, 7 heures du matin.

L'appel est sifflé ; un vent du nord transperce nos vêtements de toile alors que nous piétons jusqu'à 11 heures : un vol de pain a, paraît-il, été commis dans le magasin. On accuse un prisonnier. Celui-ci, brièvement interrogé, nie. Avides de proie, quatre Allemands internés, se partagent la besogne : tandis que deux cassent sur le dos du malheureux manches de pelles et gourdins, les deux autres, par des pressions rythmées sur la gorge, s'amuse à lui faire sortir puis rentrer une langue déjà violacée. Le prisonnier meurt dans des souffrances indescriptibles : peu après, on prouve son innocence...

11 avril.

Retour du travail. Appel. Le *Lager-Fuhrer* :

- Étant donné la situation militaire, vous n'irez pas au travail demain. Il se peut que j'évacue le camp.

## **9 Les tanks brisent nos chaînes.**

La bataille se rapproche. Les chasseurs viennent fréquemment mitrailler les routes, les chemins de fer, les puits de mines. Une fois, ils attaquent en piqué nos miradors. On entend le canon. La ville voisine est en flammes.

### **9.1 12 avril.**

Des chariots de paysans pénètrent dans le camp pour charger des vivres. On abandonne malades et invalides.

9 heures.

On franchit la porte à 700, encadrés par 150 gardiens. Nous devons nous relayer pour tirer les chariots. La marche est rendue plus pénible par le soleil, la faim, la soif et notre faiblesse. Les pieds dans de mauvaises galoches, percées pour la plupart, sont couverts de plaies infectées. L'allure trop rapide de notre marche éclaircit peu à peu les rangs ; les blessés titubent, sortent de la colonne ; alors le SS le plus proche tire son arme et abat le traînard, qu'on abandonne sur place.

Le soir, au terme d'une première étape de 30 km, on apprend la libération du camp et nous désespérons d'être jamais rattrapés par les Américains, leur progression nous semblant plus lente que notre fuite.

## **9.2**      **13 avril.**

On atteint la route de Dessau. 25 km de marche. Véritable débâcle allemande.

## **9.3**      **14 avril.**

Après avoir passé Dessau, nous marchons sur l'autostrade de Leipzig. À bout de forces, je commence à désespérer : comment supporter une nouvelle étape ?

Tout en marchant, je regarde au hasard mes voisins : c'est à peine si je les reconnais ; les yeux creux, le regard éteint, couverts de poussière et de sueur, ils vont, tels des automates, chancelants à chaque pas. De temps à autre, les SS, à coups de crosses, pressent le troupeau ; mais bientôt, épuisés, on ralentit.

Vers 11 heures, le *Lager-Fuhrer* part en avant avec deux hommes pour s'informer de l'avance alliée. Il jette à un sous-officier :

- À l'étape du soir, si l'ennemi est trop près, nous les « liquiderons » tous pour continuer seuls la retraite.

Nous entendons ; cette menace ne nous touche même plus.

12 heures.

On traverse un bois en flammes, des soldats se replient, le visage décomposé. À la sortie du bois un avion tourne au-dessus de la colonne et file vers l'ouest.

Cinq minutes après, à notre droite, quatre chars se dessinent dans la poussière ; ils avancent à vive allure à travers champs. À trente mètres de nous, ils s'arrêtent, ouvrent le feu à la mitrailleuse ; quelques prisonniers tombent... Tous se jettent à terre tandis que les SS qui nous encadrent à droite traversent les rangs et, avec ceux de gauche, ripostent à la mitrailleuse.

Cinq longues minutes d'attente ; un char se remet en route, traverse l'autostrade et cerne les SS, ainsi contraints de lever les mains...

Ce qui reste des 700, se précipite sur les gardiens ; tous nous rassemblons nos dernières forces, et, laissant exploser une soif de revanche si longtemps contenue, nous tuons un grand nombre de gardiens et de fonctionnaires allemands sous les yeux des soldats américains. Ceux-ci, comprenant nos souffrances, contemplant une scène incroyable !

De leurs poitrines frêles, de leurs gorges serrées par la soif, l'émotion, de leur cœur trop faible pour une joie si brutale, les Français, sans se concerter et comme d'instinct, s'unissent dans une Marseillaise où ils chantent leur lutte, leurs souffrances, leur liberté retrouvée...

\*\*\*

# Triangles et lettres

## AVERTISSEMENT

Extrait de *Chroniques de minuit*, 3<sup>e</sup> cahier, éditions de Minuit, 4<sup>e</sup> trimestre 1946.

Dans cet ouvrage collectif, François Jacquemin a écrit ce chapitre, pages 79 à 100.

Il est présenté comme suit :

Âge : 22 ans.

Déporté de Compiègne le 26 avril 1944.

Lieux d'internement : Fresnes, Compiègne, Auschwitz, Buchenwald, Lan.

Libéré en Allemagne, le 14 avril 1945.

## 10 Le problème actuel.

Les conditions exceptionnelles qui ont rassemblé en camp de concentration différents « mondes d'hommes » rendaient obligatoires des rapports sociaux multiples amenant tout naturellement des courants de lutte, des courants d'union. C'était là une expérience unique au monde que de réunir en esclavage tant de fragments de nations, tant de couches sociales, tant de types moraux différents. En évoquant ici cette expérience, il ne s'agit donc pas d'un récit de misères comme beaucoup de déportés en ont déjà écrit avec une émouvante sincérité, mais d'un tableau « d'après nature » : la société des camps, dont chaque touche contribuerait à mettre en lumière les principes naturels, fondamentaux de ses rapports. Alors, pourra-t-on, peut-être, s'élever jusqu'au devenir humain et découvrir, en quelque sorte expérimentalement, ce qui en fait l'unité.

## 11 Les triangles.

Lorsque les nazis décidèrent de classer leurs esclaves en les décorant d'un triangle différemment coloré, placé sur le cœur, pour reconnaître d'un coup d'œil à qui ils avaient affaire, ils ne songèrent sans doute pas combien, dans ce monde qui leur était fermé, ils avaient du même coup installé à la fois de discordes et de sympathies.

Sans doute pensaient-ils avoir enfermé à jamais des êtres dépersonnalisés, d'une valeur uniforme ; la couleur d'un bout d'étoffe en dirait seulement l'activité ou les origines ; jamais il n'y aurait de vie pensée à Dachau, à Buchenwald, sinon cette besogne sans fin, cette monotonie de la torture qui conduit à la mort. La vie de l'homme serait réduite à une mécanique dont l'usure ou les défauts amèneraient l'arrêt.

Que signifient ces triangles, seules taches multicolores dans l'uniforme grisaille des rayés mêlés aux loques des bohémiens ?

### 11.1 Les « verts »

-parmi les plus anciens dans les camps- représentent les détenus de droit commun ; ils sont parfois recouverts de la lettre K qui indique qu'il s'agit d'un criminel (*Kriminal*). Hommes de

toutes les nuances, depuis le simple fraudeur, le trafiquant de marché noir jusqu'à l'assassin d'envergure en passant par l'escroc mondain, le faux monnayeur ou le voleur professionnel. Ces hommes qui sont arrivés parmi les tout premiers à Buchenwald, y venaient accomplir un temps de bagne, comme on allait jadis à Cayenne ou à Ré. Rien ne les oppose fondamentalement aux SS, dans le domaine des idées ou dans celui du cœur ; aussi est-il compréhensible que ceux-ci les aient souvent choisis, surtout dans les premières années des camps, comme « aides », c'est-à-dire comme « fonctionnaires », pour assurer l'administration et la police intérieure. Il est même fréquent de les voir fraterniser ou se rendre mutuellement des services -corvées, confection de bibelots- en échange d'assouplissements de la discipline. Plus tard, lorsque les rangs de la Wehrmacht s'éclairciront par trop, encadrés, noyés dans le flot de leurs compatriotes libres, beaucoup d'entre eux, échangeant contre un risque immédiat une plus longue peine, iront combattre sur le front russe. Les verts à l'origine ne sont que des Allemands. Ils le demeurent en majorité par la suite, une minorité d'étrangers vient pourtant les rejoindre -quoiqu'en général ceux-ci se déguisent en « rouges ».

### **11.2 Les « rouges »**

sont censés avoir été internés pour un motif politique ; s'il en fut bien ainsi à l'origine, plus tard les transports venant de chaque nation n'amenèrent plus que des rouges bien que fussent mêlés parmi eux beaucoup de « droit commun ». Mais les rouges, si mêlés qu'ils soient, sont très fiers de représenter la famille la plus honorable du camp. Le rouge est envié de tous, et la lutte puis la défaite des verts contre les politiques, que je conterai plus loin, en fut d'autant plus âpre. Il y eut là une scission, une barrière, que peu d'individus de part et d'autre tentèrent de franchir pour s'unir.

### **11.3 Les « noirs »**

sont peu nombreux. Les SS les ont baptisés « saboteurs ». À mon arrivée, étant prêt à leur rendre un hommage de résistant, je dus bientôt revenir à un jugement plus sage : ces saboteurs pouvaient être simplement des paresseux ou bien avoir en temps de guerre commis une faute contre les lois du travail. On rencontrait chez eux beaucoup de tziganes allemands, race de dilettantes, peu d'étrangers.

### **11.4 Le « jaune »**

complétant la gamme, est arboré par les Juifs. Il porte, rehaussée, la lettre de leur nation. Juifs allemands, dès 1936, puis à mesure des différentes invasions, Juifs de toute l'Europe. En général, ils sont isolés des autres détenus et habitent des baraques qui leur sont réservées. Au travail et dans les *kommandos*, ils sont à nouveau mêlés. Leur traitement est celui de tous. Toutefois quelques avantages matériels (aménagement, cantine) leur sont refusés.

### **11.5 Le « violet »**

distingue les objecteurs de conscience. Pratiquement, ceux-ci sont formés des « lecteurs de la Bible », secte religieuse répandue par le monde, et assez développée en Allemagne. Dès les premières années du nazisme, ils se sont opposés au régime, puis, la guerre venue, et leur croyance leur interdisant de se battre, ils ont été internés. Ils vivent très groupés, étroitement liés, reconnaissant l'autorité des chefs qui se trouvent parmi eux. Ils ont conscience de la grandeur de leur « cause ».

### **11.6 Les « roses » :**

tous les détenus arrêtés pour affaire de mœurs doivent porter le triangle rose. En réalité, ce sont pour la plupart des Allemands. Chez eux, plusieurs types : le tenancier de maison close,

le souteneur, le pédéraste ; si le triangle est rehaussé de la lettre K, il s'agit d'un crime passionnel  
Enfin, mentionnons

### **11.7 le « bleu »,**

indicatif de l'émigrant, englobant une petite minorité d'apatrides ou d'errants.

Mais, dans un camp de concentration, les êtres évoluent. Certains, victimes de passions anciennes ou nouvellement contractées, s'écartent parfois totalement de la catégorie humaine sous laquelle ils ont été étiquetés, sans que change toutefois la couleur de leur triangle.

Un rouge authentique à l'origine peut ainsi pour ses camarades devenir un vert, lorsqu'il vole méthodiquement leurs rations de pain ou leurs affaires personnelles. Son comportement nouveau jette sur lui discrédit et sanctions.

Au contraire, un vert, arrêté pour un motif peu honorable, se rachète parfois par sa solidarité, sa camaraderie, ou même un certain idéal (religieux, politique, patriotique) dont il fait profession au camp ; oui, exceptionnellement, un vert peut devenir un rouge.

Rouges et verts, internés depuis plusieurs années, tombent souvent dans certains vices ; de vrais politiques -et, en particulier, des militants allemands, parvenus à la condition aisée de fonctionnaires- deviennent pédérastes ; ils détournent de tout jeunes déportés, se les attachent par quelques faveurs (suppléments de nourriture, travail agréable) et donnent libre cours à leurs instincts nouveaux. Eux aussi perdent leur crédit ; ne sont-ils pas semblables aux roses ? Ainsi ne devons-nous pas accorder trop d'importance à ces catégories arbitraires, bien que souvent elles correspondent à des réalités et toujours à des préjugés. Le signe sous lequel ils sont placés peut influencer sur les rapports des hommes, mais on ne peut parler vraiment d'un comportement collectif des « couleurs » : le cadre est trop vaste, il est aussi trop artificiel.

## **12 Les lettres.**

### **12.1 Les nations.**

Chaque prisonnier porte sur son triangle une lettre qui indique sa nationalité (F, français ; R, russe ; P, polonais...) à l'exception des Allemands que l'on reconnaît à leur triangle nu.

La lettre K, toutefois, nous l'avons vu, désigne une qualité et non une nationalité.

Dans une vie extrêmement dure, où tous les hommes sont entassés pêle-mêle, on s'attendrait à la naissance de communautés nationales ; ainsi, les ressortissants d'un même pays, solidaires les uns des autres, choisissant parmi eux leurs chefs, leurs responsables, atténueraient peut-être des souffrances imposées par une solidarité étroite, une self-protection contre le mal, d'où que ce mal provienne. C'est bien le cas pour certaines petites nations ; ainsi, les Tchèques fournissent un bel exemple d'union ; négligeant les opinions politiques, passant outre aux discordes individuelles, ils vivent au coude à coude, secourent leurs vieillards, protègent leurs malades contre les risques d'extermination. Mais cela est exceptionnel ; lorsqu'il s'agit de pays importants, ou simplement largement représentés, il n'en est pas ainsi : d'autres communautés se forment, qui n'ont pas a priori un aspect national.

Sur un autre plan, on peut observer certains comportements plus spécifiques : sur le plan psychologique, en particulier, des réactions identiques devant les événements intérieurs dessineront bien les caractères nationaux.

Quand Buchenwald fut bombardé en août 1944, il y eut des incendies dans le camp, des blessés et des morts parmi les détenus. Ce ne fut pas une panique collective, mais une série de paniques nationales. Les Allemands, les Russes et d'autres nationaux de pays d'Europe orientale fuyaient sous les bombes, errant au hasard, perdant tout sang-froid.

Incapables de se maîtriser, ils ne venaient pas en aide aux prisonniers de guerre ; leurs médecins, à l'hôpital du camp, manquant à leur devoir, soignaient peu, n'opéraient pas ; tous s'étendaient sur les pelouses, désemparés.

Ils n'agissaient que contraints par les SS pour limiter les incendies des casernes ou des bureaux.

Au contraire, les Français et à leur suite les Belges, les Espagnols, plus calmes sous les bombes, se protégeaient mieux. Ils eurent relativement moins de pertes.

Après l'orage, ils improvisent les secours ; les SS sont déroutés, ne donnent pas d'ordres... Les Français se chargent de prendre les initiatives : ils transportent non seulement leurs blessés, mais les blessés étrangers.

Les médecins français s'affairent au *Revier*, ils opèrent avec des moyens de fortune, travaillent nuit et jour. Les baraques où les Français sont en majorité, se réorganisent et se déblayent les premières.

Autre exemple : au chantier, aucune nation ne veut travailler ; mais les Allemands, les Polonais, les Tchèques, les Belges, ne savent pas ne pas travailler, « faire semblant » ; ils produisent, certains par maladresse ; d'autres, par un zèle obscur, espérant un adoucissement quelconque ; d'autres, enfin, parce qu'ils appartiennent à une nation fondamentalement laborieuse.

Les Français, les Russes, les Italiens, travaillent très peu ; ils trichent avec astuce, camouflent, se cachent, simulent, jouent la comédie du travail ; mais leur rendement est nul ou presque.

C'est toutefois surtout aux préoccupations morales, politiques que l'on peut reconnaître à quelle nation ils appartiennent.

## **12.2 Russes.**

Comment ne pas reconnaître un prisonnier russe à la confiance totale qu'il a en son pays, à cette grande sûreté qu'il lui concède ? Pour lui, l'U.R.S.S. est, sans contestation possible, la première nation dans tous les domaines ; elle triomphera dans cette guerre comme dans l'avenir : d'elle viendra la vérité, la lumière, le progrès, la culture. Pour les jeunes captifs russes, pas d'angoisse, pas de soucis nationaux : leurs parents ont été sauvés ; le régime les conduit vers le « mieux-vivre » et la perfection. Leurs esprits sont calmes, leurs cœurs apaisés ; sur leur visage et leur corps s'inscrivent la force et la décision d'un peuple qui a trouvé sa voie, mais aussi la rudesse quelque peu primitive d'une formation encore incomplète.

## **12.3 Polonais.**

À leur côté, la Pologne semble déchirée et divisée. Les Polonais sont multiples, mouvants, opposés parfois ; certains appartiennent encore à la vieille Pologne, lourde de traditions, de croyances surannées ; pour eux, il existe encore des préjugés, des coutumes, des classes. S'ils sont catholiques, ils le sont comme les serfs du moyen âge, superstitieux et craintifs. On reconnaît encore la barrière qui a séparé les hobereaux du peuple paysan ; les grands seigneurs se distinguent, même à travers le costume rayé et la tonsure, par je ne sais quel air distant, hautain, quelle supériorité de « droit ».

Au contraire, les ouvriers des villes, les militants, ceux de l'armée secrète espèrent en une vie meilleure ; ils attendent de la libération de leur patrie plus que la demi-liberté de 1939 : la chute des barrières sociales, l'indépendance polonaise, la liberté et le respect des hommes.

Dans leur instabilité et leur inquiétude, un amour profond pour leur patrie blessée demeure au fond de leur cœur ; mais souvent ils sombrent dans une déchéance voisine de la bestialité ; alors ils volent, mentent, s'excusent, trompent, demandent grâce à genoux, baisent les mains et les pieds comme les suppliants de jadis.

## **12.4 Yougoslaves.**

Toute jeune, au contraire, apparaît la Yougoslavie ; ayant pris conscience, par l'oppression de l'envahisseur, par la vie rude des maquis, des insuffisances et de la misère d'avant-guerre, les Yougoslaves sont animés d'une mystique sociale et rêvent, soit derrière Tito, d'une démocratie à l'image de l'U.R.S.S., soit derrière Mikailovitch, d'une monarchie démocratique moderne ; du libraire de Belgrade au lieutenant de métier, du berger monténégrin, en passant par le pêcheur de Dubrovno, c'est une commune aspiration vers la liberté, vers le progrès social qui les anime.

On rencontre parmi eux de fins lettrés, des êtres distingués par l'esprit et le cœur. Mais si un désaccord les sépare, c'est que l'éternel problème de l'unité ethnique a jailli entre Slaves et Croates, Croates et Monténégrins; alors, ils se divisent, se regroupent en clans, et perdent la belle entente qu'ils avaient forgée autour de leur idéal.

## **12.5 Hongrois.**

Les Hongrois sont misérables ; des paysans me content leur vie d'esclave, véritable avant-garde de Buchenwald.

Encore souvent attelés à la charrue, ils peinent par milliers au profit de quelques gros propriétaires terriens. L'artisanat est leur unique recours contre la misère dans ce pays agricole arriéré.

Mais le peuple ne semble ni conduire, ni vouloir son destin ; hésitant, soumis, en quelque sorte anesthésié, il n'a pas pris conscience de ses aspirations les plaintes ou les récits individuels sont encore passifs ; la libération secouera-t-elle cette torpeur ?

## **12.6 Tchèques.**

Les Tchèques sont d'honnêtes gens ; ils forment une société étroite, très unie, un peu isolée dans la vie des nations.

En effet, le Tchèque, civilisé et assez bourgeois de nature, préfère la solitude ou la vie en petites équipes ; il partage ses colis -qui sont en général riches- avec un ou deux camarades dont il s'est assuré l'amitié. Capable, néanmoins, de solidarité, c'est un être raffiné, calme et patient.

## **12.7 Hollandais.**

Dirai-je un mot des rares Hollandais ? On les pénètre tout juste assez pour reconnaître leur sens patriotique et traditionaliste.

## **12.8 Espagnols.**

L'Espagne est déchirée. Jamais ne m'a quitté, au camp, l'image de ce tableau de Waroquier, qui symbolisait la révolution : une femme se déchirant la poitrine devant les drapeaux des deux Espagnes.

Les Républicains, réfugiés de France pour la plupart, ont lutté contre le fascisme qui les a poursuivis dans leur exil ; beaucoup sont venus grossir nos rangs dans la Résistance. Au camp, ils sont inquiets et combatifs : inquiets, parce que leur patrie reste soumise aux forces qui s'effondrent chaque jour en Europe, parce que leurs frères d'Espagne souffrent, parce qu'ils ont une soif inassouvie d'abattre ceux qui les oppriment, parce que l'unité nationale leur semble pour longtemps brisée ; combatifs, car ils savent que de leur minorité d'« Espagnols libres », doit venir pour leur patrie le choc libérateur et qu'ils doivent pour cela garder vivantes leur énergie, leur force et leur foi.

## **12.9 Italiens.**

Les Italiens sont vraiment faibles ; ils me font toucher du doigt le sort lamentable de leur pays qui passe d'une veulerie paresseuse à un réveil tardivement conscient de la grandeur perdue, à mesure que, lentement, les colonnes alliées remontent la péninsule.

Dans leurs rapports inter-nations, aussi bien que nationaux, ils sont petits, mesquins, cherchent chicane, se divisent et tombent vite dans un laisser-aller, une apathie, une faiblesse morale, qui consacrent leur déchéance. Si certains s'élèvent, c'est que les maquis montagnards leur ont donné la notion d'effort, de force, de lutte, -la pureté morale depuis des années délaissée.

## **12.10 Allemands.**

Les Allemands restent les Allemands.

Cette notion, si primaire qu'elle paraisse, est bien la seule que l'on puisse retenir de ces « vétérans » internés.

Qu'il soit communiste, social-démocrate ou détenu de droit commun, ou même « intellectuel indépendant » (?), l'Allemand est opposé au régime nazi par principe. Mais sa haine de l'oppression s'efface toujours derrière un nationalisme farouche, une vieille passion pour la puissance et la domination.

Que ce seul exemple m'appuie : je travaillais en septembre 1944 au déblaiement des ruines de l'usine bombardée ; l'activité de l'aviation alliée nous amenait de fréquents passages d'escadres. Au cours d'une alerte, je demeurai sur le lieu de travail, observant avec une admiration secrète les longs rubans blancs derrière chaque groupe de forteresses. À mes côtés, un sous-officier SS devisait avec un communiste allemand : voici à peu près leur langage :

Le SS. - Mais où est donc notre D.C.A. ?

Le communiste. - Où est notre chasse ? Nous avons quand même encore une défense !

Le SS parti, je risquai à mon « camarade » :

- Tu ne peux pourtant pas désirer la victoire de ceux qui nous tiennent en esclavage ?

Pour toute réponse, un « *ach !* » me laissa stupéfait.

Combien de fois, au cours de l'exode final, ai-je entendu de ces mêmes Allemands se récrier contre les Alliés qui les accablaient de leur poursuite !

Un autre trait les distingue encore. Ils rampent dans la servitude jusqu'au moment où ils parviennent, à force de docilité et de lâcheté, à la condition de fonctionnaire ; alors le « bon plaisir » est leur seule conduite ; ils dirigent leur haine vers l'ennemi traditionnel -fût-il détenu- et ils n'accordent de faveur qu'au puissant dont ils peuvent avoir besoin pour l'avenir. Faible sous l'oppression, lâche dans la puissance, épris de domination, ainsi nous apparaît l'Allemand.

## **12.11 Français.**

Nous n'avons pas encore décrit notre propre visage.

Mais peut-on « typiser », caractériser les Français, peuple mouvant par excellence ?

La grande facilité d'adaptation du Français à toutes les situations dans lesquelles il était par la force jeté, a frappé le camp tout entier ; « plongez-le dans un puits, il en sortira toujours » ; c'est dans le camp de quarantaine, réservé aux arrivants, que l'on vérifie le mieux cet adage. Parmi les visages catastrophés, le Français fait encore bonne figure. Il subit en souriant les corvées, les piqûres, les inscriptions, les vexations mêmes ; il sait se défilier, « tirer au flanc ». Mais si ce trait apparaît ici comme une force, c'est une force d'inertie, d'esprit bourgeois. Le Français, chaque Français est profondément bourgeois, par ses goûts, ses habitudes, ses tendances, son comportement.

En second lieu, le niveau intellectuel des Français est supérieur, je crois, à celui des autres peuples. Il y a chez nous, comme ailleurs, des rustres ; mais un vernis de civilité, une forme

de culture plus ou moins développée est commune à tous les nôtres ; ils ne s'en départissent jamais totalement, même aux heures les plus sombres du bagne.

S'il y a, entre deux catastrophes, un concert improvisé, une séance récréative (faite pour « recréer » les forces morales des prisonniers), les Français en seront sûrement, et même des premiers.

Ils recherchent la détente au milieu des malheurs, et la trouvent généralement. C'est d'eux que viennent les bonnes blagues, les mots faciles, le comique de « coups de bâton » -puisque celui-là seul était admis. Cet esprit, que nous nommons « l'esprit français » nous a, en grande partie, aidés à vivre, à défaut d'autres qualités que nous ne possédons point : comme l'union nationale, la discipline de groupe, ou même la force d'un peuple jeune. De notre unité chancelante, je garde pourtant un souvenir précis qui montre peut-être que dans les « grandes heures », elle se recrée d'elle-même d'une façon sublime.

C'était le 14 avril 1945. Depuis trois longs jours, nous marchions dans la pleine débâcle de l'Allemagne centrale ; 150 SS, fuyant les colonnes américaines, entraînaient le *kommando* de 700 déportés dans leur retraite, espérant ainsi continuer l'extermination jusque dans les derniers retranchements du nazisme.

L'immense colonne, se traînant à peine, précédée et suivie de chariots chargés de bagages SS et de vivres, faisait penser à une tribu de bohémiens errant par le monde... Chaque nation sentant la lutte finale, s'était groupée d'instinct ; ainsi s'avançaient les Russes, puis les Polonais, les Français, les Italiens...

Tout en marchant, je regardais au hasard mes voisins ; c'est à peine si je les reconnaissais : les yeux creux, le regard éteint, couverts de poussière et de sueur, ils allaient, tels des automates.

De temps à autre, l'un d'eux, n'en pouvant plus, quittait son rang et se laissait couler dans le flot de ceux qui montaient derrière lui ; alors ceux-là, trébuchant, maugréant, le chassaient sur le bas côté ; c'était la fin du malheureux ; un SS l'achevait d'une balle dans la nuque.

Tous étaient atteints ; presque tous perdaient l'espoir. Enfin, vers treize heures, sous un soleil de plomb, après avoir traversé une forêt en flammes, la vaste plaine qui s'étendait à gauche et à droite nous offrit une vision que nous crûmes imaginaire.

Trois chars bondissant dans la poussière des champs desséchés accouraient à notre rencontre. À trente mètres de la colonne ils firent feu. En un instant, nous étions tous à terre. Les SS, rassemblés ripostaient de toutes leurs armes.

Puis, en un clin d'œil, une multitude de bras verdâtres se levèrent : nos gardiens devenaient nos prisonniers sous les yeux des Américains.

Alors chaque nation captive montra son vrai visage.

Les Russes, assoiffés de vengeance, sans chercher de fusils ou de revolvers, poignardaient avec de grands couteaux à pain les gardiens SS et les fonctionnaires détestés.

Les Polonais, profitant de la confusion générale, se précipitaient sur les voitures, sur le pain et sur les bagages SS, pillant, saccageant, tels des bêtes affamées.

Mais les Français, délirant, pleurant, titubant sur leurs jambes faibles, se cherchaient tous pour se rassembler.

À chaque tête nouvelle, c'est-à-dire que l'on revoyait depuis l'événement (on n'osait encore dire la libération), c'était de nouvelles embrassades.

Oui, il y en avait bien qui frappaient les ex-tueurs SS, leur proférant des injures bien françaises et qui soulagent le cœur ; oui, certains arrachaient en passant un galon, une montre, des bottes, comme souvenir...

Mais la masse des Français, réunie en une sorte de dernier carré, immobile, illuminé, sans un signal, sans un geste, entonna la Marseillaise.

Reflétons-nous en captivité, comme je l'ai montré pour d'autres nations, les inquiétudes de la France, le problème français ? Assurément oui.

La défaite de 1940 nous a marqués, dans les propos échangés avec des camarades étrangers, apparaît toujours le souci d'expliquer cette défaite par la trahison, de l'excuser, ou de ne la point admettre; c'est notre grande honte nationale ; chaque interné la porte en lui bon gré mal gré : mais le problème, c'est que si une partie des Français de Buchenwald avait réagi par la résistance contre la défaite, l'autre l'avait acceptée dans la décadence. Et l'antagonisme qui séparait profondément les deux masses n'échappait pas aux autres nations.

Les résistants gardent leur foi, leur idéal ; ils acceptent la souffrance en raison de ce qu'ils ont fait, avec l'espoir de ce qu'ils feront.<sup>3</sup>

Ainsi, semble-t-il, chaque homme, transplanté, déraciné, arraché à son pays pour être plongé dans une misère profonde qui le dépouille et met son corps et son cœur à nu, conserve pourtant les tendances, les signes dominants de sa patrie ; la formation nationale est plus forte que toute tentative de dépersonnalisation, ou mieux, de dénationalisation.

## **13 Les courants de lutte.**

*L'Enfer, c'est les autres.*

J.-P. Sartre

Au milieu des catégories sociales, ou nationales, que nous venons d'analyser, s'installent les rapports d'homme à homme, de groupe à groupe, et du même coup les luttes, individuelles ou collectives.

### **13.1 Les luttes individuelles.**

#### **13.1.1 La souffrance physique,**

tout d'abord, lorsqu'elle abat le système nerveux, et met, comme on dit, « les nerfs à fleur de peau », provoque des querelles violentes entre les détenus, entre camarades : à propos d'un simple mot, d'un geste agaçant, les voilà qui s'emportent, pâles de colère, de cette colère sourde, intense, qui fait battre le cœur ; ils vont en venir aux mains ; mais soudain la raison, en un éclair, abat la dispute et laisse l'organisme dans un état de fatigue, plus intense qu'il n'était avant la « scène ».

En 1944, j'étais atteint d'une violente dysenterie, au point de connaître réellement la faiblesse, la souffrance, le désarroi ; jamais, de toute ma captivité, je n'avais été aussi irritable. Même mes meilleurs amis avaient à souffrir de mon humeur : combien de fois me suis-je fâché « définitivement » avec eux ! Et puis, l'orage passé, c'est-à-dire la souffrance apaisée, sans même un mot d'excuse, tout était oublié.

#### **13.1.2 Irritation.**

La présence continue d'un ou de plusieurs camarades pouvait être en soi une cause suffisante d'irritation.

Dans la vie infernale des camps, l'ami, le compagnon de tous les instants était une présence indispensable : toute résistance physique et morale en dépendait ; elle seule vous soutenait lorsque la maladie était toute proche, et qu'on tentait de la juguler sans passer par l'ambulance, maison de mort ; seul l'ami équilibrait sur le chantier le bon et le mauvais travail selon les forces du jour, que dis-je, de l'instant ; lui seul enfin, aux heures de dépression, de cafard, remontait le moral ; par un discours rude, une sorte de remontrance énergique et réaliste.

Mais cette présence continue, à la longue fatigante, parce que dans la souffrance on se lasse de tout, ne tardait pas à devenir insupportable. Je sais à présent ce qu'on appelle « prendre en

---

<sup>3</sup> Je me dois d'associer les Belges, du moins les Wallons, nos frères de cœur et d'esprit, à ces notes françaises. À peine avons-nous, à quelques instants, perçu que la Belgique et la France formaient deux nations distinctes !

grippe » ; cela tient à si peu de choses, et c'est si peu grave ! Il n'est pas un seul ami, formé en captivité, -et Dieu sait si l'on y a créé d'amitiés solides-, avec lequel je n'aie été passagèrement en froid. Cela commençait bêtement. À force de vivre entassés, on s'épiait, on guettait un tic, un mot répété à chaque phrase, un geste déplaisant, une remarque stupide ; et puis si l'événement -car c'était un événement- se reproduisait, il provoquait une gêne, une tension ; c'en était fait. Les cœurs s'éloignaient. Mais surgissait-il quelque événement qui touchait tout le camp ? On oubliait la querelle ; les amis se serraient de nouveau les coudes...

### 13.1.3 Inégalités.

Si la souffrance physique et la présence continuelle causaient ainsi des luttes superficielles, l'inégalité de fonction, au contraire, provoquait de profondes souffrances, des luttes réellement meurtrières.

En effet l'esclavage, au camp, ne comportait pas une égalité totale dans l'épreuve ; parmi les détenus, toute une hiérarchie avait été au contraire créée par les SS.

Du surveillant de travaux au chef d'équipe, du chef de block au valet, en passant par le policier ou le contrôleur, c'est une discipline arbitraire, féroce qui s'abat sur les « compagnons de misère ». À dire vrai, ces fonctionnaires n'ont plus qu'un rapport lointain avec nous, les simples serfs ; seul leur matricule, d'ailleurs souvent camouflé, rappelle leur primitive condition ; pour le reste, leur abondante chevelure, leur garde-robe bien fournie, luxueuse parfois, leurs repas servis dans les règles civiles, leur autorité indiscutable de chef reconnu par les SS ont fait d'eux de véritables tyrans.

C'est par eux que nous souffrons profondément, plus encore que du fait des gardiens ; car ce qui est imposé de l'extérieur inspire une résignation et une inconscience progressives. Mais ce qui est librement consenti, ou même désiré volontairement, provoque la révolte.

Celle-ci, tout intérieure, à l'origine ne se révèle que par un état d'âme collectif : que faire sous un double joug ?

De fréquentes discordes entre ces « fonctionnaires » entraînaient des disgrâces, passagères ou définitives. Mais les nouveaux « élus » n'amélioraient pas notre sort.

Une soif de vengeance montait, plus vive à mesure qu'approchait la libération.

Le *kommando* où je me trouvais en fin de captivité eut la chance de pouvoir l'assouvir : l'*Arbeit-Statistik*, le grand « fonctionnaire » qui réglait le travail à son gré, disposant du pouvoir de vie ou de mort sur nous, était un détenu allemand fort civilisé ; vivant en France depuis longtemps, il était une de ces figures étranges, alliant à la civilité la plus parfaite -il parlait cinq langues, jouait honnêtement du violon, appréciait les belles lettres-, une nature machiavélique, éprise d'aventures, d'escroqueries mondaines et de brutalité.

Au camp, il entretenait ses goûts de luxe, se faisant servir à souper en musique, soignant son visage avec des crèmes de beauté, écoutant les concerts symphoniques à la radio.

Il envoyait crever, dans le même temps, les camarades malades dans les travaux les plus rudes de la mine de sel, frappait à coups de pied dans le ventre ceux qui ne lui convenaient pas.

La libération vint.

Entre ses deux épaules, une balle de revolver, habilement tirée par un camarade, mit fin à cette lutte clandestine d'une année.

### 13.1.4 Oppositions.

Enfin, le voisinage forcé de types moraux opposés créait entre deux détenus un véritable fossé, une lutte spirituelle de tous les instants, toujours sans issue, et par là même épuisante.

Fréquemment, il se trouvait que deux voisins de lit réunis arbitrairement étaient l'un d'une moralité scrupuleuse, l'autre d'une immoralité profonde. Le voleur et l'honnête homme, l'idéaliste et la brute, l'être pur et le pédéraste, devaient livrer le plus stérile des combats quotidiens, ou accepter -mais avec quelle souffrance intérieure- l'abîme infranchissable qui les séparait.

## **13.2 Les luttes collectives.**

Ainsi l'homme s'opposait à l'homme, individuellement.

Les luttes collectives, placées sous le signe du clan, revêtaient une importance beaucoup plus grande sur des plans différents.

La souffrance aurait dû effacer les discordes politiques : il n'en était rien.

Après les premières années des camps, le parti communiste allemand avait réussi à prendre les leviers de commande intérieure : il fit appel aux communistes des autres pays pour le seconder dans sa tâche.

Mais à l'intérieur de chaque nation, d'autres partis étaient représentés : ainsi chez les Allemands, le parti social-démocrate, ou d'autres partis modérés ; chez les Français, les partis de tendance catholique, ou conservatrice.

Le parti communiste ne manquait pas d'observer les détenus du parti opposé ou, plus généralement, dont les idées politiques ou les origines sociales différaient des siennes : une lutte sourde l'opposait aux hommes de ces partis, lutte qui se terminait parfois tragiquement.

De vieilles inimitiés ont toujours séparé certains pays d'Europe : le feu dévorant de la guerre amplifiait encore ces discordes, et le cloisonnement artificiel du camp de concentration n'était pas pour les apaiser. Au contraire, l'exaspération des sentiments nationalistes que la fortune malheureuse des armes avait encore accrue dans les pays vaincus et dévastés, provoquait, entre étrangers, une hostilité de position, une hostilité a priori ; il était très difficile de la surmonter, de la dominer, même si des affinités individuelles réussissaient à s'établir.

En écrivant ces lignes, je songe aux relations franco-allemandes (pourtant écartées du nazisme), aux rapports polono-soviétiques, germano-italiens, et même italo-français.

## **13.3 Les courants d'union.**

Il est étrange de constater que les différents principes d'union auxquels on a normalement recours, et qui eussent semblé naturels en captivité, ne furent qu'exceptionnellement féconds. N'est-il pas légitime que les détenus d'une même nation se rapprochent étroitement pour constituer un bloc national ? N'est-il pas vraisemblable que les hommes d'un même niveau social se lient facilement d'amitié ? Un même métier ne doit-il pas susciter tout naturellement de bons compagnons ? La souffrance ou le même travail pénible ne forgerait-il pas une fraternité de misère ? Il n'en fut qu'exceptionnellement ainsi. En général, la vie nouvelle à laquelle il fallait s'adapter bouleversa les coutumes, les lois sociales établies.

Et ce furent par d'autres voies que naquirent les unions fécondes -défensives ou constructives.

### **13.3.1 Unions défensives.**

Les hommes avaient, pour sauver leur vie, à lutter contre certains fléaux. Or, dans l'extrême dénuement que nous connaissions, il fallait les vaincre en groupe sous peine d'être individuellement vaincu.

Ainsi le froid, la faim, la soif, la maladie impliquaient réciproquement une « solidarité » de vêtements, d'aliments, de boissons, de médicaments. Cette solidarité se traduisait par la formation de cellules de deux, trois, quatre ou cinq prisonniers qui mettaient leurs moyens de défense en commun, et, par une entraide plus vaste, englobant le camp tout entier, dans des répartitions de vivres et de médicaments provenant des colis. Les petits groupes se formaient tout naturellement par sympathie, selon les goûts, les tendances, les affinités, la bonne humeur, la « débrouillardise »...

Le groupe rapprochait l'ouvrier de l'intellectuel, le paysan du bourgeois, le curé du libre penseur. L'intimité, d'abord limitée à des partages matériels ou à une entraide de gestes, s'amplifiait : on mettait en commun la famille qui était au loin, les quelques lettres reçues, les bobards politiques ou stratégiques confidentiels, les soucis, les problèmes moraux...

Ainsi naissaient, de cet instinct collectif de conservation, de nouvelles communautés morales ou sentimentales.

### 13.3.2 Unions constructives.

Il n'y avait pas heureusement pour unir les déportés que cette défense contre la mort.

En effet, certains ont prouvé leur volonté de profiter de cette expérience, de ce chaos où ils étaient plongés, pour construire l'avenir, pour du moins se forger un idéal par delà le cauchemar présent.

Ainsi, l'union s'est faite autour de quelques symboles, de quelques élévations très simples.

La résistance tissait des liens de secrètes sympathies, et l'on se reconnaissait à une certaine acceptation de la souffrance si cette souffrance était justifiée par le combat. Une flamme brûlait chez les résistants ; ils étaient fiers dans la misère, impitoyables quant aux fautes morales, exigeants envers leur propre consciences, pleins d'espoir dans l'avenir de leur pays, faisant mille projets de réformes en vue de leur retour. On pouvait ainsi voir se rapprocher les êtres les plus divers, voire les plus opposés, pourvu qu'ils eussent combattu pour la même cause, qu'ils eussent agi dans un même sens noble.

Le communisme, érigé en système moral, faisait de nombreux adeptes ; il entraînait les hommes dans un élan de générosité, de solidarité. Pour beaucoup, il perdait son sens politique, pour n'être qu'une ligne de conduite morale dans la vie sociale.

Autour des esprits chrétiens, certains découvraient ou retrouvaient la foi. Dieu était non seulement la consolation nécessaire et le guide, mais aussi la lumière jetée sur le drame qu'ils vivaient.

Enfin, sur un plan général, les hommes cherchant à s'évader de leur vie bestiale essayaient de se ménager quelques instants de vie spirituelle.

Pour les uns, c'était de longs bavardages littéraires, philosophiques, artistiques, qu'ils entretenaient pendant les longues heures d'immobilité sur la place d'appel, matin et soir. Les conversations ne manquaient pas d'originalité ou même d'érudition, puisque des professeurs, des artistes, des hommes politiques, des hommes d'Église souvent les conduisaient. Et si, exceptionnellement, on venait à se procurer un livre, si médiocre fût-il, la détente était parfaite. L'esprit et le cœur s'enfuyaient au loin, et le retour à la réalité était l'occasion d'un malaise sensible...

D'autres organisaient des séances récréatives. Il en fut de très émouvantes, de très apaisantes aussi : un grand violoniste français n'avait-il pas réussi à former un quatuor et à donner des concerts, le soir, où, tour à tour, Bach, Mozart; Beethoven nous aidaient à dominer notre souffrance et à nous persuader qu'il existait encore sur terre une vie de l'esprit.

Grâce à la direction du camp, un jeune violoniste juif hongrois, élève du grand Haïfetz, et qui devait partir dans un transport pénible, avait pu rester au camp.

Nous allions l'entendre un soir : l'infinie tristesse qui dominait son geste et son jeu me frappa. Toute sa famille avait été gazée à Auschwitz ; seul au monde, appelé à mourir, et comme miraculeusement sauvé, la vie lui semblait, comme aux autres Juifs, d'autant plus douloureuse qu'il n'avait pas comme nous lutté, et que l'aventure de sa déportation n'était pas motivée.

Mais cette vie spirituelle, ou simplement mentale dans certains cas, était essentielle. C'est grâce à elle que beaucoup tinrent bon jusqu'au bout ; et s'il y avait eu mérite à tenir bon, je dirais que les hommes qui n'avaient pas de refuge spirituel possible eurent plus de mérite à vaincre en se débattant dans la seule besogne quotidienne.

Enfin, c'est par ces faibles activités que l'on pouvait éprouver ses propres facultés cérébrales, faire un effort pour les garder en éveil, car, à lui seul, le sentiment d'avoir maintenu son niveau intellectuel à un étiage convenable était un véritable réconfort.

En écrivant ces lignes, je réalise que nous construisions là-bas beaucoup de chimères ; nos espoirs étaient démesurés, nos théories fumeuses. Mais qu'importe ! Elles nous unissaient.

Cette lente expérience aura donc prouvé que, à elle seule, la souffrance ne suffit pas à unir les hommes, même si elle est égale pour tous. Il faut puiser les germes d'union dans le sens profond de cette souffrance.

C'est dans la mesure où quelque idéal, où quelque sentiment élevé jaillit de cette souffrance, que l'union se crée entre les êtres.

\*\*\*

<http://chantran.vengeance.free.fr/>